

Le dialogue entre médecine et littérature dans la *Neue Rundschau*, 1918-1939. (Benn, Döblin, Koelsch, Schleich)

Yves Schulze

Pour comprendre l'importance de la revue la *Neue Rundschau* dans le paysage culturel et littéraire allemand au début du XX^{ème} siècle, une comparaison avec la *Nouvelle Revue Française* pourrait sembler éclairante. Ces revues voient le jour avant la Première Guerre Mondiale et constituent des réseaux entre hommes de lettres, artistes, savants, un public cultivé, d'orientation plutôt libérale et la création littéraire contemporaine, par la publication de critiques littéraires et de réflexions d'ordre esthétique. Toutes deux s'adosent à des maisons d'éditions dont le poids et le prestige perdurent jusqu'à nos jours : Gallimard pour la *Nouvelle Revue Française*, Fischer pour la *Neue Rundschau*. Ces revues publient des extraits d'œuvres que les éditions se destinent à faire paraître ensuite, comme, entre autres, *La Mort à Venise* de Thomas Mann (1912) et *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* de Proust (1919).

Cependant, la place prépondérante accordée au genre de l'essai semble distinguer nettement la *Neue Rundschau* de la *Nouvelle Revue Française*. L'ambition déclarée de la *Neue Rundschau* est d'offrir une tribune d'expression à la fine fleur de la pensée moderne, dépassant ainsi celle d'une revue qui serait strictement littéraire. Malgré la succession rapide de ses rédacteurs en chef et de ses collaborateurs dans un premier temps, et quatre changements de nom entre 1890 et 1904, la *Neue Rundschau* demeure fidèle à une ligne éditoriale formulée dès la parution du premier numéro en 1890 :

Nous ouvrons une tribune libre pour la vie moderne. Au centre de nos efforts doit se trouver l'art ; l'art nouveau, qui contemple la réalité et l'existence contemporaines (...) Sur la bannière de l'art nouveau se trouve, inscrit en lettres dorées par les esprits meneurs, le mot suivant : Vérité (...) Non pas la vérité objective (...) mais la vérité individuelle (...) la vérité de l'esprit indépendant. (...) Nous ne prêtons serment à aucune formule et n'oserions pas enchaîner dans des règles rigides ce qui est éternellement en mouvement, la vie et l'art.

Eine freie Bühne für das moderne Leben schlagen wir auf. Im Mittelpunkt unserer Bestrebungen soll die Kunst stehen; die neue Kunst, die die Wirklichkeit anschaut und das gegenwärtige Dasein. (...) Der Bannerspruch der neuen Kunst, mit goldenen Lettern von den führenden Geistern aufgezeichnet, ist das eine Wort: Wahrheit (...) Nicht die objective Wahrheit (...) sondern die individuelle Wahrheit (...) die Wahrheit des unabhängigen Geistes. (...) Wir schwören auf

keine Formel und wollen nicht wagen, was in ewiger Bewegung ist, Leben und Kunst, an starren Zwang der Regel anzuketten. (Brahm, 1-2)

Le programme de la *Neue Rundschau* se distancie ainsi à la fois des prétentions d'objectivité du Naturalisme et de l'art pour l'art symboliste, tel qu'il est défendu dans la revue de Stefan George, *Blätter für die Kunst*. Au-dessus des mouvements, la *Neue Rundschau* se voit comme réseau intellectuel et discursif capable d'accompagner le mouvement de fond de la modernité même, puisque, selon ce programme, la vie et la vérité ne se laissent saisir que dans le devenir. Or, si l'art est intimement lié à la vie et à la vérité, il l'est au même titre que d'autres disciplines, comme les sciences naturelles et la médecine, qui nous intéressent dans cette étude. En effet, dans l'esprit de la *Neue Rundschau*, la compréhension de la vie et de l'homme modernes passe par la sollicitation de toutes les disciplines, parmi lesquelles la littérature et la médecine tiennent une place d'égale autorité. Le répertoire semestriel range les articles en quatre catégories : 1) Fictions (Extraits d'œuvres, nouvelles, poèmes) 2) Essais (*Art, culture, science* - Kunst, Kultur, Wissenschaft) 3) Essais de sciences humaines (*Politique, Histoire, Economie* - Politik, Geschichte, Wirtschaft) 4) Critiques littéraires. Quantitativement, ce sont les essais qui l'emportent. Une étude démontre que sur 120 articles annuels, 40 relèvent de littérature *stricto sensu*¹. Oskar Bie, rédacteur en chef de 1894 à 1922 expose l'ambition en ces termes :

Dans la seconde section, qui a une vocation essentiellement critique, il s'agit de présenter les différents domaines de la littérature, l'art, la sociologie, la médecine, les sciences naturelles et la finance de telle façon que, avec 80 articles par an, l'on offre un panorama quasiment complet des travaux contemporains de tous les arts et de toutes les sciences.

In der zweiten Abteilung, die wesentlich kritisch zu halten ist, kommt es darauf an, die verschiedenen Gebiete der Literatur, Kunst, Soziologie, Medizin, Naturwissenschaft, Finanz so darzubieten, daß mit den 80 Artikeln dieser Art, die der Jahrgang bringt, eine fast vollkommene Übersicht über die augenblickliche Arbeit aller Kunst und Wissenschaft gegeben wird.

La *Neue Rundschau* n'envisage rien de moins qu'une chronique (ou panorama, ce que signifie littéralement *Rundschau*) de la pensée contemporaine et de ses développements les plus actuels. Ce faisant, son ambition consiste à publier

¹ Oliver Pfohlmann, « Freie Bühne – Neue Rundschau (1890-bis Heute) », in Thomas Anz, Rainer Baasner (dir.), *Literaturgeschichte: Geschichte, Theorie, Praxis*. La citation d'Oskar Bie provient du même ouvrage. En ligne: <http://cgi-host.uni-marburg.de/~omanz/forschung/modul.php> (consulté le 31 janvier 2017).

mensuellement la ressource intellectuelle et artistique de référence pour la bourgeoisie libérale et cultivée (*Bildungsbürgertum*), couche sociale dans laquelle il convient de situer les médecins. Écrit pour et par les *Bildungsbürger*, on y découvre des contributions de médecins, *a fortiori* de médecins lettrés. La revue apparaît ainsi comme un réseau qui fait face à la dispersion des disciplines². Écrivains, philosophes, biologistes (Uexküll), médecins, physiciens (Einstein), politiques, économistes, sociologues, historiens, tous participent par leurs contributions à l'élaboration d'un savoir moderne, actuel, sur l'homme et le monde. Cette diversité qui se conjugue avec l'abondance (en moyenne 1200 pages par an) aurait pu décourager l'investigation, si la numérisation de cette revue n'avait abouti à la création d'une base de données, dotée d'un moteur de recherche et de mots-clés extrêmement efficaces, qui ont été indispensables à cette étude³.

Entre 1918 et 1939, le mot-clef « médecine » produit 14 résultats ; « sciences naturelles » 29. À côté de portraits de scientifiques et de médecins du XX^e siècle (Charles Nicolle, Florence Nightingale, Freud, Ernst Kretschmer, Charles Baudouin, Carl Ludwig Schleich) et plus anciens (Paracelse, Franz Mesmer, Baker-Eddy, Goethe), un thème fait l'objet de réflexions récurrentes, dans au moins cinq essais marqués du mot-clef « médecine », et qui s'étendent sur toute la période étudiée : le « Moi ». C'est principalement de ce sujet et de ses enjeux dont nous proposerons une synthèse. Qui évoque le « Moi » et pourquoi ? D'une part, ce sont des scientifiques et médecins connus pour leurs travaux de vulgarisation, d'autre part, des écrivains-médecin que l'on identifie d'abord par leur statut d'artiste. Qu'est-ce qui amène ces acteurs à écrire sur le « Moi » dans cette revue culturelle, et dans quelle mesure pouvons-nous parler d'un dialogue entre littérature et médecine ?

Après la mutilation du corps et de l'esprit humains pendant la Première Guerre Mondiale au nom de la patrie et des intérêts politico-économiques, la question du sujet dans sa singularité et de sa liberté se pose avec urgence. Il s'agit de donner une assise intellectuelle sûre au « Moi », au sujet, à l'individualité, ce qu'une conception mécaniste - que tous nos contributeurs rejettent avec véhémence - véhiculée par les sciences naturelles et la médecine ne parviendrait pas à garantir. Ainsi, nos auteurs, forts de leurs connaissances médicales et scientifiques, garantes d'un savoir vrai, ne cherchent rien de moins qu'à exprimer les fondements intellectuels d'un humanisme nouveau, qui apporterait un sens à la vie moderne,

² Vera Viehöver, *Diskurse der Erneuerung nach dem Ersten Weltkrieg: Konstruktion kultureller Identität in der Zeitschrift Die Neue Rundschau*, Tübingen/Basel, A. Francke, 2004.

³ Toutes les références issues de la *Neue Rundschau* ont été consultées sur les archives numérisées de la *Neue Rundschau*. En ligne : <http://neuerundschau.de/default.aspx> (consulté le 31 janvier 2017).

capable de résister à la crise profonde qu'ils traversent pendant l'Entre-deux-guerres.

Or, si l'on considère que la médecine et les sciences sont capables de constituer un humanisme qui créerait un consensus, il est nécessaire que cet humanisme se rende audible et lisible par la médiation d'un discours efficace. C'est pourquoi le dialogue entre littérature et médecine se joue sur le terrain de la littérarité. En effet, nous postulons que la pensée médicale s'élabore aussi par la forme discursive qu'elle revêt, mais cette dernière la conditionne à son tour. Nous verrons que les médecins et les écrivains-médecins n'investissent pas de la même manière les potentialités formelles de l'essai. Comment l'énigme du « Moi » conduit-elle littérature et médecine à esquisser conjointement les possibles fondements d'un humanisme moderne dans le réseau de la *Neue Rundschau*?

Nous étudierons dans un premier temps deux essais publiés par le scientifique Adolf Koelsch et le médecin Carl Ludwig Schleich au sujet du « Moi ». Ils y développent une pensée vitaliste, dans le sens où le but est de réconcilier les connaissances scientifiques éparses du vivant avec un humanisme global, dans un style imagé et marqué par la maîtrise de la rhétorique. Dans un second temps, nous proposerons une synthèse des nombreux essais d'Alfred Döblin, médecin et écrivain, qui s'appuie sur des ressources hétérogènes et des dispositifs énonciatifs plus complexes pour formuler un humanisme profondément personnel et problématique. Enfin, Gottfried Benn, également médecin et écrivain, principalement poète, publie des essais autour de l'an 1930 sur le « Moi » et la médecine dont le style aussi ambigu que caustique sème le trouble dans la pensée médicale, et la confronte à ses propres contradictions.

I. La médecine à l'école rhétorique (Adolf Koelsch, Carl Ludwig Schleich)

Le biologiste Adolf Koelsch et le médecin Carl Ludwig Schleich sont des collaborateurs récurrents dans les colonnes de la *Neue Rundschau* et rompus à la publication d'ouvrages de vulgarisation scientifique. Bien que leur identité, savoir et autorité reposent, pour l'essentiel, sur leur profession scientifique (Schleich est considéré comme l'inventeur de l'anesthésie locale), l'un et l'autre expriment la conviction que, dans le fond, les sciences n'apportent qu'une connaissance incomplète de la vie. Dans *Das Lebensgefühl*⁴ [Le sentiment de la vie] et *Die Physiologie des Ichs*⁵ [Physiologie du moi], l'un et l'autre trouvent dans le « Moi »

⁴ Adolf Koelsch, « Das Lebensgefühl », *Neue Rundschau*, n°11, 1918, 1440-1454.

⁵ Carl Ludwig Schleich, « Die Physiologie des Ichs », *Neue Rundschau*, n°5 1920, 591-623.

l'occasion d'élever les connaissances médicales vers une véritable philosophie de la vie, et c'est dans la rhétorique qu'ils puisent les ressources pour y parvenir.

Le besoin de connaître et de comprendre ce « Moi » si opaque se ferait jour chez l'individu dans ses moments les plus critiques, à l'instant même où on le lui déroberait, par exemple lorsque le sujet tombe malade ou perd conscience. Lorsqu'on revient de cette rupture :

On se sent à nouveau, on respire, on voit la lumière, on est certain de sa vie, de sa présence, de son corps, de son moi. Or, bien qu'il semble que rien de particulier ne se soit produit, ce qui vient de passer et de saisir quelque chose d'indéterminé en nous, on le sait, c'était la mort. Dès lors, il n'y a plus de repos. Le **rumeur** au fond de l'âme devient une affaire importante, qui vous poursuit jusque dans vos rêves, on commence à réfléchir et à rechercher ce que c'était, avec quoi de familier on pourrait le comparer et comment cela se produit.

Man fühlt sich wieder, man atmet, sieht Licht, man ist sich seiner sicher als Leben, als Dasein, als Körper, als Ich. Doch ob es auch nichts scheint gewesen zu sein, was da vorüberzog und nach etwas Unbestimmten in uns gegriffen hat, so weiß man doch, es war der Tod. Von Stund an gibt's keine Ruhe mehr. Das **Rauschen** im Seelengrund ist eine wichtige Sache geworden, die einem bis in die Grübeleien der Träume verfolgt, man beginnt zu denken und zu forschen, was es wohl seinem Wesen nach sei, womit Bekanntem es sich vergleichen lasse und wie es zustande kommt. (Koelsch, 1441, nous soulignons)

Et cette interrogation est universelle :

Que l'on regarde le million d'ouvriers, (...) la jeunesse, qui seront nos héritiers, que l'on écoute bien toutes les classes sociales, des princes jusqu'aux paysans, les questions sur les choses dernières qu'ils posent **aux médecins** en temps de misère, les blessés, les souffrants, tous ceux qui se trouvent au seuil de cette énigme (...) – que veulent-ils savoir ? Toujours la même chose : qu'est-ce que le moi et en quoi consiste-t-il ?

Man sehe sich die Millionen Arbeiter, (...) an, man beobachte gut die Jugend, die unsre Erben werden müssen, man höre gut zu in allen Kreisen, vom Fürstentum hinab bis in die Bauernstube, was sie **die Ärzte** letzten Sinnes fragen in Stunden der Not, die Verwundeten, die Leidenden, alle die vor dieser Rätselschwelle stehen (...) was wollen sie wissen? Immer dasselbe: Wie oder Was ist mein Ich? (Schleich, 592, nous soulignons)

La question du « Moi » est inaugurée dans le discours avec une solennité qu'il faut associer à une dramatisation dans l'énonciation, procédé récurrent de la part de nos auteurs scientifiques pour capter le lectorat en situant leurs essais dans un questionnement existentiel, dont aucune discipline n'a le monopole ; la *captatio benevolentiae* se veut universelle. Justement parce que le « Moi » et le « sentiment de la vie » relèvent de l'énigme, l'intelligence éprouve le besoin de les saisir, quitte

à leur faire violence et ainsi faire obstacle à un processus de connaissance digne de ce nom :

Cette violence de ma faim à exiger du sensible, ce besoin douloureux et implacable de **modeler ce qui n'a pas de forme**, le sentiment de la vie y est exposé aussi, et ainsi, ce dernier subit un processus de substantialisation et de réification, que notre entendement encourage par tous les moyens.

Dieser Gewaltforderung meines Hungers nach Anschaulichkeit, diesem zehrend und unerbittlichen Bedürfnis, **Wesenloses zu gestalten**, ist auch das Lebensgefühl unterworfen, und so macht es in der Folge einen Prozeß von Verdinglichung und Substantialisierung durch, den unser Verstand mit allen Mitteln befördert. (Koelsch, 1447, nous soulignons)

Si le « Moi » est une énigme existentielle et qu'il est difficile pour notre entendement de le concevoir autrement que sous sa forme sensible ou empirique, il convient d'appréhender ce « Moi » d'une manière différente. Le processus de connaissance fait ainsi l'objet d'une dramatisation à son tour. Cette connaissance ne doit pas seulement être juste au sens scientifique du terme (en termes d'exactitude, en passant par le protocole expérimental) mais aussi d'un point de vue humain, et s'élever à la hauteur des interrogations premières et dernières de l'homme. Comment nos auteurs parviennent-ils à cette juste connaissance du « Moi » ? À travers un discours marqué par la rhétorique, où, en filigrane, dialoguent les références scientifiques, philosophiques et le travail de la langue. S'il s'agit d'assurer ainsi, d'une part, la transmission pédagogique de leur pensée, nous montrerons d'autre part que cette augmentation rhétorique du savoir scientifique fait également écho au projet vitaliste de nos auteurs, celui d'articuler la connaissance partielle du vivant à une compréhension globale de la vie.

Dans cette perspective, le médecin Schleich prétend donner une assise physiologique objective aux vagues concepts de la philosophie idéaliste, discrédités par leur usage contradictoire. Il est plus vraisemblable que c'est l'inverse qui se produit ; ce sont ces concepts-là qui arraisonnent les savoirs des sciences. Quoi qu'il en soit, Schleich greffe l'âme, l'esprit et surtout le « Moi » sur le corps. Pour lui, le « Moi » est une zone indéfinie à l'intersection de deux infinis : le corps et le monde extérieur. Le « Moi » ne saurait cependant pas être confondu avec le cerveau, même s'il est aussi un intermédiaire, un « instrument d'orientation » (*Orientierungsapparat*, 602), qui officie comme médiateur entre les stimuli physico-chimiques du monde sensible et les stimuli internes de l'organisme, puisque le « Moi » préserverait son identité même à la suite d'importantes lésions cérébrales. Koelsch et Schleich s'appuient pour cela sur des cas cliniques observés pendant la Première Guerre mondiale. Il est à noter que ces cas extrêmes voire exceptionnels sont sollicités comme preuves de leurs hypothèses ; Koelsch évoque le cas d'un ouvrier accidenté qui a perdu l'usage de tous ses sens, à l'exception

d'une faible part de sa vue et de son audition, afin de prouver que « le sentiment de la vie » ne saurait dépendre d'un rapport au monde extérieur, mais émanerait bel et bien d'un mouvement intérieur, rejoignant ainsi les courants de pensée vitalistes de Dilthey à Bergson.

Pris dans une nébuleuse, le « Moi » ne se laisse ni situer, ni représenter, ni identifier. En revanche, le cerveau et l'organisme font l'objet d'une abondance de métaphores et de comparaisons. Ainsi, écrit Schleich, si le cerveau est un réseau immense de ganglions nerveux traversé d'impulsions électriques, il est un « ciel étoilé » (*Sternenhimmel*, 604), où les astres brillent et se meuvent ; plus à portée de nous, le cerveau est un « nuage chargé d'électricité » (*Elektrizitätsschwangere Wolke*, 605), prêt à envoyer ses foudres à travers le système nerveux ; le cerveau fonctionne comme un « orgue » (*Orgel*, 609) à trois registres (penser, parler, agir), que la volonté (*Wille*) du « moi », tel un flux électrique, active et oriente à sa guise.

Ces images reconduisent la traditionnelle conception humaniste du microcosme du sujet comme reflet du macrocosme. Mais le « Moi » est aussi cause et effet d'autres instances, comme de la circulation sanguine ou encore des hormones, sécrétées par les glandes endocrines. La preuve en serait que le dysfonctionnement des glandes endocrines détruit de manière bien plus visible et radicale le sujet (613). Ces glandes sont les « brasseries à jus » (*Saftbrauereien*, 614) responsables de l'« harmonie » physiologique. À ce titre, elles exercent un rôle bien plus déterminant que le cerveau dans la constitution du « Moi » :

Il est effrayant de penser que des jus font de moi ou bien un Méphistophélès ou un Luther, mais c'est la vérité : mon Moi est la somme des différences de la totalité des effets des stimuli extérieurs et des stimuli intérieurs des sécrétions internes. C'est là que les pulsions recouvrent de leur écume les rochers de la raison !

Es ist erschreckend, zu denken, daß Säfte mich zum Mephistopheles oder zu einem Luther machen können, aber es ist die Wahrheit: mein Ich ist die Differentialsumme von Außenwirkung aller Reize und von Innenwirkung der inneren Sekretion. Hier schäumen die Triebe gegen die Felsen der Vernunft! (616)

On pourrait envisager tout ce réseau d'images et d'exemples comme de simples instruments pédagogiques qui ne manquent ni d'efficacité ni d'éloquence, et qui sanctionnent ainsi parfaitement le passage de la médecine par la rhétorique. Néanmoins, nous postulons que ces images ont une valeur par elles-mêmes ; elles viennent attester ce que cet essai vise à démontrer à force d'arguments, à savoir : le « Moi » est la porte ouverte sur une réalité spirituelle et créatrice que la vision du monde matérialiste et mécaniste ne parvient pas à restituer. Les réflexions-digressions sur le langage appuient cette hypothèse, dans le sens où, sous couvert d'évoquer une généralité, l'essai parle de lui-même : « La langue est naissance et action. Les mots sont des symboles pour les processus physiologiques et cérébraux correspondants. » (*Sprache ist Geburt und Tat. Worte sind Symbole für den*

entsprechenden physiologischen Gehirnvorgang. 606). Ou encore: « Moi ! La langue n'est toujours que l'essai d'apprendre à quelqu'un d'autre ce que l'on croit avoir compris des processus de la vie intérieure et extérieure. » („Ich! Sprache ist immer nur der Versuch, einem anderen klarzumachen, was er glaubt, von den Vorgängen des inneren oder äußeren Lebens begriffen zu haben.“ 608)

En somme, la maîtrise de la rhétorique par nos scientifiques et médecins sert autant à vulgariser les découvertes scientifiques les plus récentes qu'à les défendre et à les illustrer au sein d'une vision du monde vitaliste, qui n'est en vérité qu'une naturalisation des grands concepts issus de la tradition philosophique et métaphysique du siècle passé. Dès lors apparaissent des distorsions notables. Premièrement, ces essais puisent dans la rhétorique classique des formes et des figures discursives non seulement pour rendre le lectorat sensible au savoir médical contemporain, mais également afin de lui renvoyer un discours dans lequel une certaine bourgeoisie cultivée peut se reconnaître, mettant en relief une culture commune et, *in fine*, un système philosophique et axiologique susceptible de la satisfaire. Deuxièmement, l'on voit idéalisme et rhétorique donner sens aux sciences modernes ; l'anachronisme manifeste de ce procédé laisse songeur quant à son efficacité pour revivifier un humanisme en crise. Est-ce qu'à travers l'expertise de l'écrivain-médecin Alfred Döblin, dont l'écriture moderniste voire avant-gardiste rejette aussi bien l'idéalisme que la rhétorique, nous voyons naître une pensée plus en prise avec son temps ?

II. La médecine saisie dans un discours hybride : écritures et actions du « Moi » chez Alfred Döblin

Avec plus de 27 contributions de nature diverses pendant l'Entre-deux-guerres, le médecin-écrivain Alfred Döblin est une des plumes les plus importantes de la *Neue Rundschau*. Dans le cadre de notre étude, nous avons sélectionné 7 essais qui font la part belle au dialogue entre littérature, médecine, sciences naturelles et sciences humaines, et dont nous tâcherons de proposer une synthèse dans la continuité des réflexions que nous avons engagées. Ces pièces peuvent être considérées comme le laboratoire de l'ample essai que Döblin publie en avril 1933, *Unser Dasein*, peu avant son exil, et qui fut brûlé lors des autodafés nazis.

Pour introduire cette synthèse, nous renvoyons aux analyses de Christine Maillard dans *Littérature et théorie de la connaissance*⁶, qui évoque des caractéristiques

⁶ Christine Maillard, « Critique de la science et théorie de la connaissance dans les “écrits philosophiques” d'Alfred Döblin: Das Ich über Der Natur (1927) et Unser Dasein (1933) », in

saillantes des essais de Döblin qui concordent avec ceux que nous étudions. Médecin de formation, Döblin exprime très tôt ses réserves vis-à-vis de la prétention des sciences à détenir le monopole de la connaissance, de surcroît par une approche mécaniste. Il serait alors proche des auteurs que nous venons de commenter, si sa manière d'écrire n'était radicalement différente. Ses essais mélangent des « passages narratifs et lyriques, style de reportage, éléments de type autobiographique et discours sur les divers domaines de la connaissance dans les sciences de la nature et de l'homme. » (Maillard, 125-126). De plus, pour Döblin, la littérature a également accès à la connaissance, ou plutôt, elle est capable de la produire, et cette connaissance rend compte de la « Nature ». Dans ses essais dialoguent « les savoirs médico-philosophiques de la tradition paracelsienne, le monisme (Haeckel) et ses précurseurs (Fechner, Lotze), mais aussi les pensées orientales, bouddhiste plus particulièrement, sans oublier le débat avec la tradition philosophique européenne, de Kant à Nietzsche, et avec les sciences contemporaines, dont il suit l'évolution » (127). Le plasticité et l'ouverture de cette écriture permet à Döblin d'exprimer un humanisme profondément personnel et hybride.

Dans l'essai *Der Geist des naturalistischen Zeitalters*⁷ [L'esprit de l'époque naturaliste], époque naturaliste qu'il identifie avec ce que nous appellerions la modernité de la révolution industrielle, Döblin dénonce l'humanisme traditionnel comme étant incapable de prendre la mesure de l'époque contemporaine : « Les œillères les plus répandues, que le cerveau occidental reçoit aujourd'hui en partage, c'est l'éducation scolaire humaniste et scolastique. Peu de ceux qui en ont joui parviennent à s'en départir. Platon, Sophocle, le Classicisme sont des maux chroniques auxquels le salvarsan n'apporte aucun remède. » („Zur Zeit ist die stärkste Scheuklappe, die ein westlicher Kopf mitbekommt, die scholastisch-humanistische Schulbildung. Die wenigsten, die davon genossen haben, finden sich mehr heraus. Plato, Sophokles, die Klassizität sind chronische Übel, die kein Salvarsan heilt.“, 1276) Par la mention du salvarsan, médicament mis au point en 1909 dans la lutte contre la syphilis, Döblin ridiculise la « grande » culture humaniste et traditionnelle comme une maladie vénérienne voire une épidémie qui ne cesse de se transmettre depuis des siècles contre laquelle même la médecine et la chimie contemporaines sont impuissantes. Les bousclements socio-politiques et les inventions scientifique du début de ce siècle exigent un renversement de

Littérature et Théorie de la Connaissance, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2004, p.125-140.

⁷ Alfred Döblin, « Der Geist des naturalistischen Zeitalters », *Neue Rundschau*, n° 12, 1924, p.1275-1293.

perspective. Loin d'exalter « l'époque naturaliste » et la perte des repères traditionnels qu'elle entraîne, Döblin appelle de ses vœux une pensée et une culture qui lui instilleraient du sens, et déplore le défaut d'esprit (*Geist*, terme ambigu s'il en est) qu'elle manifeste : « La barbarie de cette époque a une double origine : l'inadéquation entre l'intellect et la pratique, et le manque d'esprit de la jeune pulsion technique même. » („Die Barbarei dieser Periode hat einen doppelten Ursprung: aus der Inkongruenz von Geistigkeit und Praxis, dann aus der Ungeistigkeit des jungen technischen Triebes selbst.“, 1291)

Ainsi, Döblin pose un diagnostic sur son époque avant d'entreprendre son discours sur le « Moi ». Dans le contexte d'une modernité dont on discerne mal les contours et les répercussions, la question du « Moi » se pose autrement qu'autrefois. Traversé par des instincts et des pulsions (qui relèvent de l'étude physiologique et de la psychanalyse), bombardé par les médias de vaines actualités du monde, englouti par les foules urbaines et l'activité effrénée du capitalisme, quelle place peut-on encore accorder au « Moi » ? Certes, les sciences mettent en relief les causes (*Ursache*) qui régissent le monde et le corps, mais l'homme moderne recherche les causes premières (*Urursache*) de sa présence au monde : « Car les règles et lois physico-chimiques sont aussi extérieures, lointaines et étrangères qu'un cachet que l'on prend contre les maux de tête » („denn physikalisch-chemische Regeln und Gesetze sind an sich so äußerlich und weither und fremd wie eine Tablette, die man gegen Kopfschmerz einnimmt“⁸). Étrangeté fondamentale à soi-même que le lecteur éprouve bien face à l'accumulation (non exhaustive) de la connaissance médicale :

Où suis-je dans ce désordre désertique d'organes, d'yeux, d'oreilles, nez, bouche, méandres cérébraux, cellule du foie, pancréas, entre épidermoïdes, épithélium respiratoire, cornée, rétine, trompe auditive, entre sucs gastriques et alcaloïdes intestinaux, glycémie, os, musculature lisse et zébrée, entre artères, veines et vaisseaux capillaires, entre espaces lymphatiques et ganglions lymphatiques, à température variable de la peau, sous la peau, dans le sang, pendant le processus de combustion des organes ? Où est-ce que je me possède ? Où suis-je – « Moi-même » ?

Wo stecke ich in diesem wüsten Durcheinander von Organen, von Augen, Ohren, Nase, Mund, Gehirnwindungen, Leberzellen, Bauchspeicheldrüse, zwischen Plattenepithel, Flimmerepithel, Hornhaut, Netzhaut, Ohrtrumpete, zwischen Magensäure und Darmalkalien, Blutzucker, Knochenkalk, glatter und gestreifter Muskulatur, zwischen Arterien, Venen und Haargefäßen, zwischen Lymphräumen und Lymphdrüsen, bei wechselnder Temperatur an der Haut, unter der Haut, im Blut,

⁸ Alfred Döblin, « Vom Ich und vom Ursinn », *Neue Rundschau*, n° 5, 1927, p.293. [Le moi et le sens originel]

bei den Verbrennungsprozessen in den Organen ? Wo habe ich mich da ? Worin bin ich da —,ich“?⁹

C'est donc avec un recul critique par rapport à sa profession de médecin et avec un certain humour que Döblin engage la recherche du « Moi » perdu. Un « Moi » au-dessus de ses déterminations physiologiques et sociales est-il concevable ? Cette question préside à l'écrit que nous venons de citer, *Die Ichsuche* (1932), où, dans une perspective subjective, Döblin évoque les possibilités de réponse, ponctuée par des passages de prose poétique, qui, en répétant et reformulant la question initiale, scandent cette recherche qui semble vouée à l'échec ; le texte aboutit sur une aporie : « Comment cela peut-il être vrai en même temps : le Moi est un extrait du monde, le Moi est objet de cet extrait du monde ? » („Wie kann aber nebeneinander wahr sein : Ich Weltausschnitt, und Ich Gegenstand in diesem Weltausschnitt ?“, 229) Döblin relève d'une part la dispersion du « Moi » à l'infini et de l'autre ce paradoxe. *In extremis*, l'auteur se refuse à proposer une synthèse de cette dialectique, et propose de conserver cette infinie contradiction entre identité et différence comme un mystère, un secret (*Geheimnis*). Si Döblin tient donc malgré tout à préserver le « Moi », c'est qu'au cœur des préoccupations scientifico-littéraires se trouve la question de la liberté et de l'action, notamment politique. L'essai *Die große Natur und das größere Ich*¹⁰ [La grande Nature et le plus grand Moi] s'achève par un récit fictionnel qui vaut comme cas clinique. Un citoyen avec des talents moyens, brutalisé par son père pendant son enfance, heureux en mariage, se suicide à la suite de l'échec de son entreprise pendant la crise économique de 1927. À l'instinct de vie et de survie qui voit la préservation de l'organisme comme une fin en soi, la société capitaliste superpose une seconde nature, un autre instinct de survie, qui corrompt la nature première, et ravale l'organisme au rang de simple moyen. L'échec auquel la société renvoie cet homme lui fait miroiter le suicide comme une solution, comme une fin, et à cette fin, il va à l'encontre de l'instinct premier de préservation de soi. Qu'est-ce que Döblin tire de cette fable qui ne manque pas de vraisemblance ? Dans une analyse psychologique et physiologique, il montre que même si le « Moi » possède par nature une marge de liberté, c'est pour l'essentiel la société, le milieu, qui l'en prive, en lui imposant des instincts secondaires, des « pulsions du milieu » (*Milieutriebe*) : « Ils ont quelque chose de la prolifération rapide du cancer, d'étranger au corps, un tissu qui détruit et phagocyte. » („Sie haben etwas von einer rapid wachsenden Krebswucherung, ein körperfremdes, zerstörendes, aufsaugendes Gewebe.“ 177) Sans emphase, à travers une comparaison peu accentuée, Döblin suggère une corrélation entre

⁹ Alfred Döblin, « Die Ichsuche », *Neue Rundschau*, n° 2, 1932, p.220. [La recherche du moi]

¹⁰ Alfred Döblin, « Die große Natur und das größere Ich », *Neue Rundschau*, n° 2, 1927, p.161-181.

l'environnement (entendu au sens large) et la genèse de pathologies graves, champ d'investigation que la médecine a, depuis le début du XX^{ème} siècle, continué d'approfondir. À la lumière de ces extraits, nous comprenons qu'en conjuguant des approches variées, Döblin met à l'épreuve dans l'essai des formes d'écriture qui semblaient s'exclure. En vertu de cette hybridité même, l'auteur espère que ces écrits seront capables de circonscrire l'épaisseur et la complexité de toute connaissance digne de ce nom.

En somme, désireux de donner un sens à l'ensemble de la vie moderne, dans son inquiétude et sa dispersion, le dialogue qui sous-tend les essais de Döblin envisage la médecine comme interlocuteur au même titre que d'autres disciplines. Néanmoins, c'est une vision critique de la médecine qui est à l'origine de cette perception singulière du « Moi » aux abois, que les médecins vitalistes que nous avons étudiés s'empressent de sauver en l'intégrant – tant bien que mal – aux sciences naturelles. *In fine*, Döblin sauve aussi ce « Moi », mais pour des raisons toutes différentes ; même s'il s'agit d'un mystère insoluble et que les sciences ont coutume de rejeter ce type d'affaires, le « moi » est nécessaire dans une perspective politique, colorée de marxisme en l'occurrence, comme le révèle le titre de son essai de 1931 : *Nochmal : Wissen und verändern*¹¹ [Bis : le savoir et le changement]. En ce sens, Döblin exprime, à la lumière de la littérature et des sciences, un humanisme hybride et critique par défaut, une sorte d'humanisme en suspens. Mais s'il s'agit là d'une idée labile, que ni la science ni la médecine ne parviennent à consolider, pire, qu'elles fragilisent, qu'advient-il du « Moi » ?

III. La littérature sème le trouble dans la médecine (Gottfried Benn)

Quel que soit l'angle sous lequel on l'aborde, il ne fait aucun doute que la question du « Moi » intéresse le poète-médecin expressionniste Gottfried Benn au premier plan. Dans la continuité de Döblin, les trois essais que nous souhaitons aborder dans ce dernier temps sont aussi sous le signe du contraste et de l'hybridité, mais on y perçoit une structure récurrente : à la clarté argumentative et aux renvois savants dans un premier mouvement succède une déflagration verbale, où prédomine le style nominal, aussi déconcertant que jubilatoire, où le terme de scepticisme serait un euphémisme ; il s'agit bien plutôt d'une condamnation sans appel du monde moderne et de ses cadres épistémologiques. Ce clair-obscur discursif se double d'une profonde ambiguïté en termes d'énonciation ; qui prend en charge ce qui est dit ? Le lecteur de ces essais ne peut se défendre d'un trouble quant aux conclusions qu'il faut en tirer, multipliant les interrogations plutôt que de les résoudre.

¹¹ Alfred Döblin, « Nochmal: Wissen und verändern », *Neue Rundschau*, n° 8, 1931, p.181-201.

Dans *Goethe und die Naturwissenschaften*¹² [Goethe et les sciences naturelles], Benn propose un portrait de la figure emblématique de l'Allemagne qu'est Goethe sous les traits du scientifique qu'il était, et dont la méthode n'a pas résisté à l'évolution des sciences, ce que son opposition à Newton symbolise clairement. Mais Benn, comme Döblin dans *Blick auf die Naturwissenschaften*¹³ [Regards sur les sciences naturelles], déclare combien il est regrettable que cette connaissance scientifique soit au service d'une époque capitaliste sans âme, dominée par l'industrie et l'utilitarisme. Benn conclut :

Le physicalisme triompha, Newton Imperator, Darwin Rex, et la cérébralisation progressive, concept avec lequel l'anthropologie consigne le destin de l'humanité, (...) désormais elle s'empara de la chaîne infinie de l'être et exalta le progrès, fit du devenir une exponentiation intellectualiste, abaissa et décima l'être et la genèse – l'intégrale certaine du nihilisme.

Der Physikalismus siegte, Newton Imperator, Darwin Rex, und die progressive Zerebralisation, unter welchem Begriff die Anthropologie das Menschheitsschicksal verzeichnet (...) nun rührte sie an des Daseins unendlicher Kette und trug den Fortschritt vor, die intellektualistische Potenzierung des Werdens, die degradative Dezimierung der Genesis und des Seins- das bestimmte Integral des Nihilismus. (488)

Les sciences auraient échoué à donner du sens et de la valeur au monde. Loin d'avoir accompagné l'humanisme, elles auraient fait le lit du nihilisme. Au crépuscule de la République de Weimar, Benn excelle dans le registre polémique. Mais ces fulminations, redisons-le, sont précédées d'un examen sobre et rationnel des dernières découvertes scientifiques, permettant à l'auteur de conserver aussi bien le prestige que l'autorité de sa double identité de poète et de médecin. La « cérébralisation progressive » (concept forgé par le neurologue Constantin von Economo) est déterminante dans son essai de 1930, *Der Aufbau der Persönlichkeit. Grundriß einer Geologie des Ichs*¹⁴ [La construction de la personnalité. Fondements d'une géologie du moi]. Benn ouvre cet essai par l'évocation des ressources scientifiques diverses qui président à sa réflexion, tout en proposant un bref historique des approches scientifiques du « Moi » depuis le milieu du XIX^e siècle. Il y déclare également que ce sont bel et bien les sciences qui sont plus aptes à élucider le mystère du « Moi » que la littérature. Benn inscrit la question du « Moi » dans une perspective évolutionniste et donc d'héritage génétique. De plus, il partage le constat de Koelsch et de Schleich sur les trois composantes

¹² Gottfried Benn, « Goethe und die Naturwissenschaften », *Neue Rundschau*, n° 4, 1932, p.463-490.

¹³ Alfred Döblin, « Blick auf die Naturwissenschaften », *Neue Rundschau*, n°12, 1923, p.1132-1138.

¹⁴ Gottfried Benn, « Der Aufbau der Persönlichkeit. Grundriß einer Geologie des Ichs », *Neue Rundschau*, n° 11, 1930, p. 693-705.

physiologiques du « Moi » : le cerveau, le système nerveux et les glandes endocrines. Il mentionne d'ailleurs l'ouvrage d'un anglais du nom de Berman, qui a écrit une biographie de Napoléon en expliquant son caractère à travers l'activité de ses différentes glandes endocrines.

Mais son regard se focalise principalement sur le cerveau. Celui-ci se diviserait en deux parties : d'un côté, le tronc cérébral (*Hirnstamm*), que l'homme partage avec les animaux, et qui existe depuis l'aube de l'espèce humaine, où se joue un rapport immédiat au monde avec les instincts, la sensibilité, les affects, la motricité. De l'autre, le cortex cérébral ou écorce cérébrale (*Großhirnrinde*), plus tardif dans son apparition, responsable de la pensée rationnelle, de la mémoire, de l'association cognitive. Benn affirme à travers la thèse de la « cérébralisation progressive » que cette seconde région cérébrale s'est le plus étendue depuis les deux derniers siècles, et que cette écorce cérébrale filtre de plus en plus sévèrement les influx du tronc cérébral. S'il y a donc lieu de parler de « géologie du moi », c'est que le « Moi » et le corps se composent d'une couche primitive, sauvage mais créatrice, de moins en moins accessible, et d'une couche rationnelle, construite, régulatrice, qui enfouit la première. Nous devinons que, dans la logique paradoxale de Benn, cette couche tardive et prédominante du cerveau est à l'origine du manque de sens, d'esprit et de valeur qui caractériserait son époque. Ainsi, pour comprendre véritablement le « Moi », il faudrait accéder à ses sédiments archaïques, qui se révéleraient dans les rêves, dans les mythes, dans les pulsions dionysiaques. Des pathologies comme la schizophrénie (qui signifie étymologiquement le « fractionnement de l'esprit ») ouvriraient une brèche entre ces deux parties cérébrales, et exposeraient l'originelle condition humaine. En somme, le pathologique, l'anomalie et le délire deviennent des phénomènes-clefs non seulement pour comprendre le « Moi », mais aussi pour formuler un art poétique pour ainsi dire naturalisé. Benn, en tant que poète-médecin, crée avec la « géologie du moi » un concept à mi-chemin entre la science et la littérature, soit un concept véritablement poétique pour éclairer ce « Moi » mystérieux. Comme chez Döblin, on passe d'un dialogue entre littérature et médecine à leur enchevêtrement dans l'écriture, mais Benn le conduit plus volontiers dans des zones troubles où se font entendre les sirènes de l'irrationnel.

C'est précisément le thème du dernier essai que nous commenterons : *Irrationalismus und moderne Medizin*¹⁵ [Irrationalisme et médecine moderne], qui démontre d'une manière étonnante la possible collusion entre ces deux domaines. Il commence par cette remarque ironique : « Un médecin, qui pratiquerait aujourd'hui en Allemagne et trouverait à côté de son activité quotidienne le temps

¹⁵ Gottfried Benn, « Irrationalismus und moderne Medizin », *Neue Rundschau*, n°12, 1931, p. 811-819.

de lire la littérature scientifique sur la biologie, tombant sur le livre d'Erwin Liek, *Le miracle dans la thérapeutique ...* » („Ein Arzt, der heute in Deutschland praktizierte und neben seiner täglichen Arbeit Zeit fände, die wissenschaftliche biologische Literatur zu lesen, dabei auf das Buch von Erwin Liek stieße: „Das Wunder in der Heilkunde ...“, 811) Le dermatologue Benn met ici le doigt sur un écart croissant entre la recherche et la pratique qui frappe les conditions dans lesquelles les médecins exercent leur profession. À côté de Liek, Benn renvoie à des autorités plus vagues, avant de poursuivre : « ... pourrait, à la faveur des développements suivants, dont le point de départ est quelque chose d'aussi banal que le traitement des verrues, connaître une crise, qui constituerait une sérieuse menace de sa personnalité. » („... Könnte durch die im folgenden entwickelten Gedankengänge, deren Ausgangspunkt etwas so Banales wie die Behandlung von Warzen ist, in eine Krise geführt werden, die eine ernstliche Gefährdung seiner Persönlichkeit bedeutete“, 812) Benn représente cette crise annoncée par le truchement d'un récit fictionnel, où ce médecin sera incarné par un certain « Rönne », personnage schizophrène issu des nouvelles publiées en 1916 sous le titre *Gehirne* [Cerveaux]. Désireux d'appliquer les préceptes sur le traitement des verrues lus dans ledit ouvrage, Rönne parvient, dans le cadre de cette fiction, à guérir ses patients par suggestion. Il en tire un bilan déconcertant :

Si ces verrues disparaissent en les enduisant de substances indifférentes et en les accompagnant de mots ; si, au Japon, on dessine le signe d'une colombe sur une verrue, parce que le mot « Mame » signifie autant verrues que pois, et que la colombe mange les pois : et que les verrues disparaissent, alors le mot devient chair, le sang devient eau, et il ne reste qu'un pas à faire pour se placer devant le contenu d'un cercueil et dire : Lève-toi et va – [...]. Le corps est manifestement quelque chose de fuyant, et non pas de la bourbe chimico-physique du XIXème siècle avec les paragraphes du positivisme sur le visage, mais rien d'autre qu'un principe intérieur, qui, lorsqu'on le touche, se meut tout entier.

Wenn meine Warzen durch Bestreichen mit ganz indifferenten Mitteln unter Wortbegleitung verschwinden ; wenn man in Japan auf die Warze das Zeichen der Taube malt, weil das Wort „Mame“ sowohl Warze wie Erbse bedeutet und die Taube die Erbse frißt: und die Warzen verschwinden, so wird hier das Wort zu Fleisch, so das wird das Blut zu Wasser, dann ist es nur ein Schritt, an Sarginhalt zu treten und zu sagen: Stehe auf und wandle – [...] Der Körper ist offenbar etwas Flüchtiges, nicht der chemisch-physikalische Morast des neunzehnten Jahrhunderts mit den Absätzen des Positivismus im Gesicht, sondern er ist nichts wie ein inneres Prinzip, und wenn man daran rührt, bewegt sich alles. (814-815)

Ainsi, s'il fallait accorder aux médecines alternatives et à toutes sortes de mouvements occultes ne serait-ce qu'un peu de crédit, dans la mesure où ils renouent avec une pensée archaïque, comme la parole performative, et d'autres pratiques marquées par le sceau de l'irrationnel, qu'advient-il de l'édifice de la médecine moderne et industrialisée, dont les retombées thérapeutiques se font

encore attendre ? Elle finirait par se les approprier dans une logique marchande, et c'est cette hypothèse qu'il faut redouter par-dessus tout :

Si [l'industrie] maintenant s'enhardissait à intégrer l'irrationnel, le vague, le **fonds créateur** dans son nouveau business de thérapie constitutive, **dépourvue de sens et de but** – alors quittons ce milieu (...) il deviendrait musculairement impossible à Rönne d'appuyer ce type humain par charité, impossible aussi de consacrer ses pensées, son travail à la restauration de l'**idylle des glandes** individuelles de l'homme blanc.

Wenn [die Industrie] jetzt dazu übergang, das Irrationale, das Vage, den **schöpferischen Grund** auch nur als neues Geschäft einzustellen in ihre **sinn- und ziellose** Aufbautherapie – dann fort aus diesem Milieu (...) es wäre [Rönne] muskulär unmöglich geworden, den ihn umgebenden menschlichen Typ karitativ zu stützen, unmöglich, seine Gedanken, seine Arbeit dem individuellen **Drüsenidyll** des Weißen restaurativ zuzuwenden. (819, nous soulignons)

Cette fiction mise en place par Benn, qui va jusqu'au bout d'une hypothèse troublante, et qui consacrerait aussi bien la dissolution de la médecine scientifique que du « fonds créateur » irrationnel, premier, faut-il la considérer comme le reflet de l'évolution de sa pensée ? Il est vrai qu'il existe aujourd'hui un véritable marché de thérapeutique alternative basé sur des remèdes non-scientifiques, comme un retentissement dans le monde contemporain de ce qu'entrevoyait Benn. Cependant, ce qui intéresse avant tout le poète-médecin, c'est l'effet de ses écrits sur le lecteur ; inquiéter la vision rationaliste du monde, et porter atteinte à la confiance que certains de ses contemporains, patients et médecins, pourraient vouer à la médecine moderne, encore trop imparfaite. L'énonciation dans ces essais est bien trop instable pour attribuer ces propos à l'authentique pensée de Benn, qui, par ailleurs, ne nie pas l'importance des sciences et de la médecine dans la formation de sa personnalité et de son œuvre. Il conviendrait alors de réfléchir à la pertinence de cette remarque du critique Wolfgang Zangemeister :

Il est vraisemblable que ce dermatologue très occupé soit parti d'un phénomène littéralement aussi superficiel qu'une verrue **non pas pour se perdre** dans la mystique thérapeutique des médecines parallèles, mais afin de refléter les deux camps pour ainsi dire par le **prisme de l'ironie**.

[Es] liegt für einen vielbeschäftigten Hautarzt nahe, von einer im Sinne des Wortes so oberflächlichen Erscheinung wie einer Warze auszugehen, um sich dann in der Heilungs-Mystik der Paramedizin **nicht zu verlieren**, sondern beide Seiten gewissermaßen **prismatisch ironisch** zu spiegeln.¹⁶

¹⁶ Will Müller-Jensen, Wolfgang Zangemeister, Jürgen Zippel (dir.), *Benns absolute Prosa und seine Deutung des „Phänotyps dieser Stunde“*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 1999, p.128, nous soulignons.

L'ironie de Benn, une fois relevée, ne se laisserait alors pas limiter à une figure ni à une fonction du langage, mais deviendrait le signe d'une confusion épistémologique et d'une crise plus vastes, celles de la modernité même, qui met à mal toute constitution d'un savoir qui ferait autorité, et plonge la médecine et le « Moi » défendus par les tenants d'un humanisme moderne dans les ténèbres de l'incertitude.

IV. Conclusion

Les colonnes de la *Neue Rundschau* pendant l'Entre-deux-guerres nous invitent à prendre le pouls d'une époque où le dialogue entre littérature et médecine apparaît comme une clef pour rendre vigueur à un humanisme dévitalisé. Le vivier d'intellectuels, de scientifiques, de médecins et d'artistes, ou de personnes qui conjuguent parfois deux de ces professions, accueilli par la *Neue Rundschau* semble être à la hauteur de cette tâche, de refléter les diverses manières d'habiter la modernité et ses crises. Le caractère littéraire des essais, qui cristallise le problème de la mise en forme de la pensée, nous renseigne sur la portée et la valeur de la réflexion. Reflétée dans ces discours, la médecine est interrogée sur ses fondements, sa vision de la vie et ses conditions d'exercice : peut-on, de sa connaissance du vivant et des techniques pour le préserver, déduire un humanisme ? Ce qui semble sûr, c'est que l'évidence d'un tel lien s'est estompée.

Les débats et les idées que nous avons mis en relief tout au long de cette étude nous semblent solidaires d'une caractéristique propre à l'histoire des idées en Allemagne au début du XX^{ème} siècle, à savoir la recherche d'une alternative entre deux extrêmes, d'une troisième voie entre science rationaliste et mystique, entre capitalisme et socialisme, entre progrès et réaction. Dilemme que nous voyons reflété notamment dans *La Montagne Magique* de Thomas Mann, paru en 1924, où le héros Hans Castorp peine à trancher entre le discours humaniste et démocrate de Settembrini et le mysticisme réactionnaire de Naphta¹⁷. Ce débat se double d'un dilemme épistémologique, à en croire Döblin :

Je crois bel et bien que les générations passées ont été plus attentives aux correspondances du monde que notre exacte, trop exacte science : néanmoins, le scepticisme, l'acuité et la prudence dans l'observation et le jugement qui ont désormais fait leur chemin ne sont pas méprisables pour autant.

Ich glaube wohl, daß frühere Generationen mehr auf Weltzusammenhänge geachtet haben als unsere der exakten, allzuexakten Wissenschaft; jedoch ist die inzwischen

¹⁷ Voir *infra* l'article de Lina Villate Torres.

durchgedrungene Skepsis, die Schärfe und Vorsicht in Beobachtung und Urteil auch nicht zu verachten.¹⁸

Nous pouvons supposer que ce débat a un caractère spécifiquement allemand dans la mesure où il est traversé par tout un lexique que l'on peine souvent à traduire : Erlebnis (Expérience, extase, vécu), Anschauung, Gestalt (Forme, créature), Geist (Esprit, spiritualité), Wesen (Être, créature, essence), Dasein (Présence, être-là), Schöpfung (Création, genèse), etc. On peut se demander si tout ce lexique, omniprésent dans la pensée scientifique et philosophique, n'a pas, en un sens, donné un tour tout à fait singulier au dialogue entre littérature et médecine en Allemagne. Nous espérons que les – imparfaites - propositions de traductions de notre étude favoriseront un autre regard sur cette pensée dont la diffusion était limitée à l'espace germanophone. La césure de cette effervescence intellectuelle et littéraire est de toute évidence l'an 1933, avec l'arrivée des nazis au pouvoir. La *Neue Rundschau* continue d'exister, mais avec des acteurs complètement différents. La chronique politique disparaît, et les derniers articles, qui évoquent la médecine, sont rédigés par un certain Herbert Fritsche, auteur ésotérique prônant les médecines alternatives, qui y publie en 1939 l'essai *Heilung durch Ordnung*¹⁹ [La guérison par l'ordre], dont le titre reflète bien le changement qui s'est répandu dans les esprits : on mesure le gouffre qui sépare cet essai qui articule guérison et autoritarisme, du livre de Zweig *Die Heilung durch den Geist* [La guérison par l'esprit], paru en 1931 chez Fischer, qui propose des portraits de Mesmer, Baker-Eddy et Freud, curieux et soucieux de préserver l'altérité et le recul critique.

Ouvrages cités

- Benn Gottfried, « Goethe und die Naturwissenschaften », *Neue Rundschau*, n° 4, 1932, p.463-490.
 Benn Gottfried, « Irrationalismus und moderne Medizin », *Neue Rundschau*, n°12, 1931, p.811-819.
 Benn Gottfried, « Der Aufbau der Persönlichkeit. Grundriß einer Geologie des Ichs », *Neue Rundschau*, n°11, 1930, p.693-705.
 Brahm Otto, « Zum Beginn », *Freie Bühne für modernes Leben*, n°1, 1890.
 Döblin Alfred, « Vom Ich und vom Ursinn », *Neue Rundschau*, n°5, 1927, p.283-30.
 Döblin Alfred, « Die große Natur und das größere Ich », *Neue Rundschau*, n°2, 1927, p.161-181.
 Döblin Alfred, « Der Geist des naturalistischen Zeitalters », *Neue Rundschau*, n° 12, 1924, p.1275-1293.
 Döblin Alfred, « Blick auf die Naturwissenschaften », *Neue Rundschau*, n° 12, 1923, p.1132-1138.
 Döblin Alfred, « Die Ichsuche », *Neue Rundschau*, n° 2, 1932, p.215-230.

¹⁸ Alfred Döblin, « Metapsychologie und Biologie », *Neue Rundschau*, n° 12, 1922, p.1228.

¹⁹ Herbert Fritsche, « Heilung durch Ordnung », *Neue Rundschau*, n°7, 1939, p.95-102.

- Döblin Alfred, « Nochmal: Wissen und verändern », *Neue Rundschau*, n° 8, 1931, p.181-200.
- Döblin Alfred, « Metapsychologie und Biologie », *Neue Rundschau*, n° 12, 1922, p.1222-1232.
- Fritsche Herbert, « Heilung durch Ordnung », *Neue Rundschau*, n°7, 1939, p.95-102.
- Koelsch Adolf, « Das Lebensgefühl », *Neue Rundschau*, n° 11, 1918, p.95-102.
- Maillard Christine, « Critique de la science et théorie de la connaissance dans les “écrits philosophiques” d’Alfred Döblin: Das Ich über der Natur (1927) et Unser Dasein (1933) » dans *Littérature et théorie de la connaissance*, Strasbourg, Presses Universitaires de Strasbourg, 2004, p. 125-140.
- Müller-Jensen Will, Zangmeister Wolfgang, Zippel Jürgen (dir.), *Benns absolute Prosa und seine Deutung des „Phänotyps dieser Stunde“*, Würzburg, Königshausen und Neumann, 1999.
- Pfohlmann Oliver, Freie Bühne – Neue Rundschau (1890-bis Heute), in Anz, Thomas, Baasner, Rainer (dir.), *Literaturgeschichte: Geschichte, Theorie, Praxis*. En ligne: <http://cgi-host.uni-marburg.de/~omanz/forschung/modul.php> (consulté le 31 janvier 2017)
- Schleich Carl Ludwig, « Die Physiologie des Ichs », *Neue Rundschau*, n° 5, 1920, p.591-623.
- Viehöver Vera, Diskurse der Erneuerung nach dem Ersten Weltkrieg: Konstruktion kultureller Identität in der Zeitschrift Die Neue Rundschau, Tübingen/Basel, A. Francke, 2004.